

Gide traducteur de Pouchkine

par

PIERRE MASSON *

Évoquant une nouvelle traduction des œuvres poétiques de Pouchkine en français, Alain Bosquet écrivait naguère :

La langue de Pouchkine possède une dimension invisible, une grâce inanalysable, une musique, une insolence douce, un air de moquerie mais de chaleur, absolument uniques. Est-il possible de la traduire, lorsqu'elle s'exprime avec un appareil de rimes nécessaires et inévitables ? Jusqu'ici, la réponse, malgré des dizaines de tentatives méritoires, a été, sans équivoque : non ¹.

Il faut croire qu'il en va de la prose comme des vers, et que c'est cette « grâce inanalysable » qui a contribué à décourager si longtemps, en France au moins, les traducteurs, car il a fallu attendre près de quatre-vingts ans pour que les récits de Pouchkine, connus partiellement en français grâce à Mérimée (*La Dame de Pique* parut dans *La Revue des Deux Mondes* en 1849), fassent à nouveau l'objet d'une traduction, celle à laquelle André Gide participa et qui fut publiée il y a plus de soixante-dix ans ².

* Cette étude a d'abord été publiée en russe dans *L'Almanach du Bibliophile* (Moscou, 1988), pp. 68-72.

1. *Magazine littéraire*, n° 182, mars 1982.

2. *La Dame de Pique*, traduction de J. Schiffrin, B. de Schlæzer et A. Gide, Paris : Éd. de la Pléiade, 1923.

Il est significatif de constater que, dans sa préface, Gide donnait déjà, de la langue de Pouchkine, une définition assez proche de celle d'Alain Bosquet. Il parle des « crêtes cristallines » du récit et de « la grâce » du style qui « est sveltesse et qui vibre comme une corde tendre ».

Cependant, une autre raison de cette longue attente se trouve probablement dans le prestige du premier traducteur, Mérimée, justement apprécié pour la perfection de son style ; il fallait un styliste de niveau équivalent, un écrivain tout aussi expert dans le maniement de la langue, pour oser remettre cet ouvrage sur le métier. On devine bien ce scrupule à travers les différents textes dont Gide entoure alors son travail de traducteur, comme si, tout en définissant sa conception de la traduction, il cherchait également à s'excuser de ce qui pouvait apparaître comme un sacrilège littéraire.

En 1923, dans sa préface, il écrit :

Les lettrés français connaissent déjà *La Dame de Pique* de Pouchkine par la traduction que nous en donna Mérimée. Il pouvait paraître impertinent d'en offrir aujourd'hui une version nouvelle, et je ne doute pas que la première ne paraisse plus élégante que celle-ci...

En 1935, il retrouve la même expression :

Lorsque, en 1923, Schiffrin me proposa de traduire *La Dame de Pique*, je commençai par refuser. Il me paraissait impertinent de chercher à refaire ce qu'avait déjà si bien fait Mérimée³.

De fait, une telle entreprise n'était pas sans risques pour un écrivain dont la réputation de styliste n'était plus à faire, et Gide prit soin de la présenter comme une corvée qu'il n'avait acceptée qu'à contre-cœur. En juin 1928, il déclarait à Jean Schlumberger :

Pour faire plaisir à Schiffrin, je me suis laissé mettre sur les bras la révision d'une traduction de deux nouvelles de Pouchkine et tout est à refaire ; c'est terriblement encombrant⁴.

Et, en 1934, à Roger Martin du Gard :

J'ai achevé la traduction des *Nouvelles* de Pouchkine ; un vrai pensum, mais qu'il fallait que je mène à bien. Fort heureux, à présent, d'en être quitte⁵.

Mais les six années qui séparent ces deux réflexions montrent bien que Gide, loin de s'être débarrassé de ce « pensum », dut y prendre goût, et ce qui n'était au départ que la traduction d'une seule nouvelle devint peu à peu un travail plus ambitieux, prenant en charge la mise au point de cinq textes, et nourrissant toute une réflexion sur la littérature et l'art de la

3. « Sur une traduction de Pouchkine », *La NRF*, 1^{er} avril 1935, p. 630.

4. Cité dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. I, Gallimard, 1973, p. 352.

5. Gide-Martin du Gard, *Correspondance*, t. II, Gallimard, 1968, p. 636.

traduction. Ainsi, le 4 novembre 1934, Maria Van Rysselberghe le surprend en flagrant délit d'amusement au cours de l'exécution dudit pensum : « Il travaille avec Schiffrin à une traduction de Pouchkine, et ça l'amuse beaucoup ⁶. »

C'est en effet Jacques Schiffrin, éditeur d'ouvrages de luxe et traducteur d'écrivains russes, qui convainc Gide de s'atteler à la traduction de *La Dame de Pique*, pour le compte des Éditions de la Pléiade qu'il venait de créer. Ce texte parut donc en 1923, et dut sans doute être assez bien accueilli pour inciter Gide à prolonger l'expérience. En 1928 parut, dans le n°16 de la revue *Commerce*, une traduction du *Coup de feu*, qui fut reprise la même année avec *La Dame de Pique* et deux autres récits, *Le Maître de poste* et *Le Chasse-neige*, dans un recueil de *Nouvelles*, toujours aux Éditions de la Pléiade. Un autre récit, *Le Marchand de cerceaux*, fut traduit dans *La NRF* du 1^{er} janvier 1935, et repris à son tour la même année dans un volume de *Récits*, qui comprenait les traductions de 1928 et y ajoutait un sixième texte, *La Demoiselle paysanne*. Le livre était cette fois publié par Gallimard.

Deux raisons principales paraissent expliquer cette persévérance de Gide dans un travail pour lequel il n'était, en apparence, pas préparé.

La première est l'intérêt qu'il manifesta très tôt pour la littérature russe. C'est en 1890, l'année de ses débuts d'écrivain, qu'il découvrit presque simultanément Tolstoï, Dostoïevski, Tourguéniev, grâce à Eugène Melchior de Vogüé qui venait de rapporter de Saint-Petersbourg la révélation des grands romanciers russes contemporains ; dans *Le Roman russe* (paru en 1886), cet écrivain conservateur les présentait comme un remède, grâce à la dimension morale de leur inspiration, à la sécheresse que le naturalisme avait introduit dans les lettres françaises.

Gide était pour sa part peu soucieux de renforcer en France un nouvel ordre moral, mais, pour des raisons personnelles, accueillait volontiers tout ce qui permettait à l'homme de mieux se connaître. Il ne cessa plus alors de lire les auteurs russes et d'approfondir leur connaissance. C'est en 1893 que le nom de Pouchkine apparaît pour la première fois dans son carnet de lectures, avec *Boris Godounov*, associé à celui de Dostoïevski. Or, curieusement, c'est peut-être Dostoïevski qui ramena Gide à Pouchkine.

On sait en effet que, après une première approche en 1908, avec l'étude de sa correspondance, Gide revint, en 1921-22, sur l'œuvre de Dos-

6. *Cahiers*, t. II, Gallimard, 1974, p. 478.

toïevski dont on célébrait alors le centenaire, en donnant six conférences au Vieux-Colombier. Jacques Schiffrin en fit peut-être le prétexte de sa proposition de traduction, mais de toute façon, dans les écrits mêmes de l'auteur des Frères Karamazov, Gide avait trouvé de quoi s'intéresser à Pouchkine.

En 1908, d'abord, il écrit :

Parlant de Pouchkine, il le loue de sa « faculté de sympathie universelle », puis ajoute : « Cette aptitude-là, il la partage précisément avec notre peuple, et c'est par là surtout qu'il est national. » Il considère l'âme russe comme « un terrain de conciliation de toutes les tendances européennes ⁷ ».

Or on sait combien Gide cherchait alors à établir, pour son propre compte, cette synthèse entre individualisme et universalisme. À la même époque, répondant à une enquête de *La Phalange* sur nationalisme et littérature, il écrivait :

Quoi de plus national qu'Eschyle, Dante, Shakespeare, Cervantès, Molière, Goethe, Ibsen, Dostoïevsky, quoi de plus généralement humain ? Et aussi de plus individuel ⁸ ?

Et quinze ans plus tard, dans sa deuxième conférence, il revient sur cette idée, en citant un passage du célèbre discours que Dostoïevski avait prononcé en 1880 lors de l'inauguration du monument Pouchkine à Moscou :

Dans son discours sur Pouchkine, Dostoïevski déclare que Pouchkine, encore en pleine période d'imitation de Byron, de Chénier, brusquement trouva ce que Dostoïevski appelle *le ton russe*, « un ton neuf, sincère ». Répondant à cette question qu'il appelle la « question maudite » : Quelle foi peut-on avoir en le peuple russe et sa valeur ? Pouchkine s'écrie : « Humilie-toi, homme arrogant, il faut d'abord vaincre ton orgueil, humilie-toi et devant tous, courbe-toi vers le sol natal ⁹. »

Et justement, dans son avant-propos à sa traduction de *La Dame de Pique*, Gide ne trouve rien de mieux, pour présenter Pouchkine, que de redonner la parole à Dostoïevski, presque dans les mêmes termes que ceux qu'il avait employés dans sa réponse à *La Phalange* :

Ce qui paraît à Dostoïevski si profondément russe dans le limpide génie de Pouchkine, c'est précisément cette universalité même, cette singulière faculté de se perdre pour ne se retrouver qu'en autrui.

Se perdre pour mieux se trouver, quelle entreprise pouvait mieux convenir à l'auteur de *Si le grain ne meurt* et donc, à travers son admiration pour l'œuvre de Dostoïevski, éveiller sa sympathie pour Pouchkine ? Tra-

7. Gide, « Dostoïevski d'après sa correspondance », in *Dostoïevski*, Paris : Gallimard (« Idées »), 1964, p. 44.

8. *Nouveaux Prétextes*, Paris : Mercure de France, 1951, p. 68.

9. *Ibid.*, p. 113.

duire Pouchkine, c'était alors un moyen, en retour, d'adopter le regard de Dostoïevski, et de se mettre sur le même plan que lui, par le même processus d'épousailles qui autrefois l'avait poussé à connaître l'Italie afin de mieux comprendre Goëthe.

La seconde raison est d'ordre plus technique. Elle tient à la conception même que Gide se faisait de son métier d'écrivain, et de l'importance qu'il accordait à la question du style comme moyen d'approcher au plus près la vérité d'un être ou d'un sentiment. Il commença d'abord à s'intéresser aux problèmes de traduction lorsque ses propres œuvres furent traduites en anglais et en allemand, langues qu'il connaissait bien, et, très tôt, il souhaita traduire en français les œuvres qui l'avaient marqué. En 1893, il note dans son *Journal* :

Il faudra traduire *Heinrich von Ofterdingen* sans plus attendre. J'ai songé aussi à *Peter Schlemihl*, qu'on connaît si peu ; et *Ondine* de La Motte. Puis, de l'italien, Pétrarque. Voir si l'on ne pourrait adapter une pièce de Caldéron¹⁰.

Cet ambitieux programme ne fut pas réalisé, mais à la place de Novalis et de Chamisso, ce furent, entre autres, Shakespeare, Conrad, Blake, Tagore, et bien sûr Pouchkine. Parti de langues qu'il maîtrisait assez bien, Gide se trouve ainsi amené à traduire des auteurs dont il ignore complètement la langue. Mais c'est que, progressivement, il s'était constitué une théorie sur l'art de la traduction : partant du principe qu'il n'y a pas d'équivalents parfaits entre les langues, et qu'un dictionnaire, en définitive, est impuissant à rendre les nuances qui font la spécificité d'un texte littéraire, il considérait cet art comme un travail de transposition qui supposait, de la part de son réalisateur, à la fois une fidélité totale à l'esprit plus qu'à la lettre du texte, et une connaissance parfaite de la langue dans laquelle devait s'effectuer la traduction.

À ses yeux, un écrivain, technicien du langage par excellence, était finalement plus qualifié qu'un traducteur professionnel pour reproduire la vérité d'un texte, à condition qu'il ait choisi une œuvre avec laquelle son talent et son génie présenteraient quelque affinité. Il pouvait, dans ces conditions, envisager de s'attaquer à des langues inconnues de lui, du moment qu'un spécialiste était là pour lui en communiquer l'esprit, comme ce fut le cas pour Jacques Schiffrin avec le russe. Il avait d'ailleurs peut-être été poussé dans ce sens par la querelle qui l'avait opposé, en 1918, à son ami André Ruyters, à propos de la traduction de *Typhon* de Conrad, Ruyters tenant pour la lettre du texte, et reprochant à Gide sa connais-

10. *Journal 1889-1939*, Gallimard (Bibl. Pléiade), 1948, p. 39.

ce imparfaite de l'anglais. Une petite scène, rapportée par la petite Dame, montre bien à quelle conception paradoxale Gide était parvenu au moment de traduire Pouchkine :

Le soir, c'est encore [Gide] qui propose de faire une lecture. Il nous lit *Le Coup de pistolet*, cette nouvelle de Pouchkine qu'il a traduite avec Schiffrin [...]. Il lit admirablement ce texte impeccable et Martin [du Gard] triomphe et s'épanouit d'aise : « Qu'est-ce que je vous disais, fait-il, qu'on traduit beaucoup mieux quand on n'est pas gêné par un texte, quand on ignore la langue étrangère ¹¹ ? »

Ce que ce procédé avait de hasardeux se trouvait corrigé par l'idée que Gide se faisait de la fidélité à la pensée de l'auteur, et qui supposait, de la part du traducteur, simplicité et humilité, la recherche de l'exactitude excluant la lourdeur ainsi que la virtuosité : ni mot à mot, ni acrobaties verbales, telle était sa conception, qui s'harmonisait parfaitement avec celle de Pouchkine, et qui justifiait finalement une révision de la traduction de Mérimée, infidèle à force d'artifices, comme le signala Gide dans son article de *La NRF*, en reprochant à celui-ci

de menues inexactitudes dues non point à une connaissance insuffisante du russe, mais à un parti-pris d'enjolivement et d'élégance répondant au goût de l'époque, et qui risquaient de compromettre Pouchkine avec le vieillissement de la mode.

Et en 1935 comme en 1923, c'est la même phrase de Pouchkine qu'il cite pour s'excuser de son « impertinence » à l'égard de Mérimée :

Les poètes, écrivait Pouchkine, pèchent souvent par défaut de simplicité et de vérité ; ils poursuivent toutes sortes d'effets extérieurs. Cette recherche de la forme les entraîne vers l'exagération et l'emphase.

« Devenir un vrai russe, affirme Dostoïevski cité par Gide, cela veut dire se sentir frère de tous les hommes. » Cet idéal de fraternité, Pouchkine aussi l'exprimait, et, à l'époque des *Nouvelles Nourritures* et du compagnonnage avec le communisme, on peut deviner une raison supplémentaire de l'intérêt de Gide pour son œuvre. Dans le discours qu'il prononça le 22 juin 1935 lors du Congrès International des Écrivains pour la Défense de la Culture, il eut cette dernière remarque :

Dans toute œuvre d'art durable, c'est-à-dire susceptible de satisfaire à des appétits renouvelés, il y a plus et mieux que de simples réponses aux besoins momentanés d'une classe de gens et d'une époque. Qu'il soit bon de favoriser la lecture de ces grandes œuvres, il va sans dire ; et l'URSS dans les réimpressions de Pouchkine, et dans ses représentations de Shakespeare, montre encore mieux son réel amour de la culture que par la publication du flot des productions, souvent fort remarquables du reste, qui glorifient son triomphe,

11. *Cahiers*, t. II, p. 37.

mais pourraient bien n'être que d'un intérêt momentané¹².

Avec sa traduction, Gide également favorisait cette lecture, et participait donc à cette éducation du monde nouveau. Trouver dans son passé des raisons de croire en l'avenir, n'est-ce pas là un de ses secrets, et de ses enseignements les plus précieux ?

12. *Littérature engagée*, Gallimard, 1950, p. 94.